

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[143_Correspondance de Madame de Mirbel : 1848-1849](#)[Item](#)[Paris, le 5 décembre 1848, Madame de Mirbel à François Guizot](#)

Paris, le 5 décembre 1848, Madame de Mirbel à François Guizot

Auteurs : Mirbel, Lizinska Aimée Zoé de (1796-1849)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

19 Fichier(s)

Les mots clés

[Assemblée nationale](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Conversation](#), [Exil](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Louis-Philippe 1er \(1773-1850\)](#), [Politique \(France\)](#), [Récit](#), [République](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1848-12-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote10, AN : 163 MI 42 AP 143 Papiers Guizot Bobine Opérateur 23

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Mirbel, Lizinska Aimée Zoé de (1796-1849), Paris, le 5 décembre 1848, Madame de Mirbel à François Guizot, 1848-12-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5939>

Copier

Informations éditoriales

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationBrompton (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/12/2023 Dernière modification le 15/02/2024

«Voilà, Pierre aurait besoin de se rap-
=peller que le même sang coule dans
les veines, pour ne pas lui briser la
Couronne sur la tête.»

En ce moment, du moins, c'est sa
pensée et je suis certain de sa bonne
foi présente.

Ci que existe dans ces républicains a-
sont des pensées si absurdes, tellement
illogiques, qu'on croit causer avec des
fous et en effet les sincères sont fous!

Pierre me parlait avec admiration,
et en réalité avec une certaine émotion,
de la conquête faite par le peuple de sa
souveraineté et, de la grandeur imprimée
à l'objet du choix d'un suffrage uni-
=versel.

Puisque ce suffrage vous paraît si
respectable lui dis-je, comment n'usez-
vous pas de ce moyen pour consulter
le Peuple souverain sur la forme de
Gouvernement qu'il préfère? Ce serait
justice et logique avec vos idées.

Ah répondit Pierre, cela ne se peut

sous le régime
le suffrage
=ce sa pu
la Républ
reconnu son
lui laissent
la forme de

Commun
aura, si ex
volonté, se
d'individus

Ne vous
P. par ge
Mais nous
pour le bo

J'étais
Et bien lui
=chi, qui g
et pensée,

pays. — j'
=cains de
ensemble d

Ah vous
ne! —

fois mais le temps me presse - voilà
4 heures que j'écris sans interruption
adieu cher Monsieur,

terminé le 6

malin à
les
l'écriture
nple qu'on

millions

millions
cents mille,
les rapports

je vous
à Mlle
mises que
aurait été

s ally

tes cher

lement,
connaissant
première

grands services!

M. le Duc collin a dit ce matin à
M. Champmartin, que d'après les
nouvelles arrivées au M^{re} de l'Intérieur
des départements voici le compte qu'on
établir.

Pour le St. Carignan: trois millions
cinq cents mille roubles.

Pour Napoléon plus de deux millions

Pour M. le Duc d'Orléans quinze cents mille.

M. le Duc d'Orléans croit les rapports
inexactes.

Avez vous vu un mot, que je vous
ai écrit par la poste adressé à M^{lle}
C. c'est tout pour vous apprendre que
l'ordonnance de non lieu avait été
renvoyée.

Veuillez m'écrire si vous allez
venir.

Mille amitiés bien tendres chez
Monsieur.

Je vous remercie humblement.

J'ai fait une nouvelle connaissance
et peut-être je vous parlerai la première

fois mais
4 heures q
adieu et

terminé

9
d'autant cet excellent et grand Prince
a gâté mon cœur qui était plus
ferme, plus concise plus napoléonien
= ne infin — Je vous le montrerais
et vous l'embrassiez si j'étais à cette
heure le temps d'en faire une copie
ne voulant pas me dessaisir de cette
pièce précieuse.

Les gouvernements en chef
plaisantent tout bas de l'Assemblée
du Manifeste. — On y disait, que celui
de M. M. Thiers et Molé n'aurait pas
été accépté — Vous remarquerez que
je ne suis si ils en ont fait un.

J'ai demandé à M. Thiers si il
en était content, l'essentiel, me fut
il répondu, c'est que tout le monde en
est très satisfait et c'est ce qui est arrivé,
il a réussi.

Quelle terrible mort que celle de
M. de Ross. J'ai pensé à vous,
cher Monsieur, que en ayant été
bien affecté, l'Italie perdrait un
homme qui lui pourrait rendre de

plié. Il le lit par la queue, passa
sur le milieu sans y regarder - le
milieu, où j'aurais placé mes plus
belles pensées. — jette un oeil distrait
sur le commencement et dit en me
le rendant :

"C'est pas cela du tout. Il faut
"une plume politique pour faire un
"manifeste."

Je dis en moi-même, ou je me
trompe, ou il travaille au manifeste.
— il est tranquille et je le serai
aussi, si son manifeste est admis,
car à coup sûr il vaudra mieux
que le mien. — Mais ce Bonaparte
— est peut-être un original qui ne se
servira pas du manifeste de M. Chiens
— si le mien ne fait pas de bien,
il ne peut faire de mal et j'expédierai
le paquet sûrement, sans rien dire
à personne.

Quatre jours après, le manifeste
paraît !!! Je reconnais le mien, mais
Monsieur, à part tout amour propre

d'autour
à gâti
ferme, po
ne infir
et vous
honne le
ne roudan
più pe
Les
plaisant
du Mon
de M. M
il s'occup
je ne sa
F'ac
en état
il répond
cette sa
il a chus
Quelle
M. de
cher Mo
bien ap
homme

avec des leçons que j'étais incapable de remplir.

J'y joins un billet qui disait :
Une personne qui connaît bien l'esprit et la situation de la femme pense, qui a manifesté complètement par le Punc si capable d'y ajouter ce qui y manque, éliminerait à lui tout le pecté de l'ordre, considérable infirmité.

Tout cela d'une écriture déguisée.
J'importe le tout chez M. Thiers, quarante huit heures après la dernière causerie.

Au lieu de le trouver impatient, ainsi que l'avant vuille, il était très calme et avait l'air rassuré.

Je pensai qu'il surgissait du nouveau.

J'ai cédé vos idées d'ordre, lui dis-je jette les yeux sur ce cahier.

Avec cet air insouciant qu'il a quelquefois, M. Thiers, prend le manuscrit lequel avait le tort d'être mal

que la résistance pussent du Prince
prouvait sa source dans le souvenir
de l'opinion de M. de Girardin.

Le Prince Pierre, me dit, à notre pla=
ce, ferez vous un manifeste?

Oui, si vous ne le soufflez pas.

Je voulais avoir à ce sujet l'avis de
M. Thiers qui me répondit:

Il faut, il faut. le manifeste est
chose indispensable. — il faut qu'un
manifeste soit lardé saupoudré d'or=
dre. De l'ordre, de l'ordre et encore
de l'ordre. L'essentiel est là. — dites
bien cela à votre ami Pierre, qui ne
saurait trop répéter à son cousin
combien la chose est grave et pressée.

Je ne m'avisai pas de dire à M.
Thiers faites en un. Le Prince seul
pourrait le lui demander.

Pierre n'était pas ce qu'il me fut=
sait pour la transmission de ces
paroles.

Il me vint une idée.

Je fais un projet de manifeste

avec des l=
ble de ren

J'y jo

Une perso

put il la

pense, que

par le P

ce qu'il y

tout le p

en France

Tout

J'im

quarante

dernière

Qu'il

ainsi qu

très calu

Je pen

nourrai

J'ai

dis-j'e

avec

quelqu

fiste. le

que si j'étais le Général Carignani,
je tâcherais de déterminer lui, Pius,
à voyager dans toute la France afin
d'y camoufler l'élution du Pape
bien certain que je serais de détenir
ainsi les chances de mon redoutable
adversaire.

Vous avez raison, on est malheureux
de se trouver obligé de choisir, mais
ma préférence est pour Napoléon, puis-
-que M. M. Moli et Thiers prétendent
que Carignani est pire.

Ce que je vais vous raconter est
tout à fait entre nous. C'est peu im-
-portant mais assez plaisant.

Le Prince Louis, a eu une ou deux
fois M. de Girardin par lequel il n'est
nullement dirigé, quoiqu'il ressent
quelque impression de certaines opinions
émises par lui. M. de Girardin était
contraire au manifeste - il prétendait
qu'il était préférable de n'en point
faire. M. Thiers et M. Moli en la-
-ment le manifeste et il est évident

la raison qui pousse des utopies.

Le Prince Louis est fort instruit en mathématiques surtout. Ses manières sont douces et réservées. Son cœur est excellent. Il cause avec facilité et écrit de même. Ceux qui l'ont entretenu disent ses opinions fort modérées.

Pierre trouve bien quelque chose de plus à souhaiter à son républicanisme, mais il aime sincèrement son cousin et aide à ses chances de tous ses efforts. Je l'ai empêché de faire des démarches dont l'effet eût été nuisible à la candidature du P^r Louis. Pierre partait d'une baze fautive, en croyant fermement que les partisans de son cousin étaient des républicains et, il pensait qu'une petite invasion dans la montagne accroîtrait ses chances. Sur ce point je suis parvenu à rectifier ses idées et une plaisanterie a eu sur son esprit un succès que n'aurait pu obtenir les plus grands raisonnements.

Je dis un jour, à mon cher Prince,

que si je
je tâchais
à voyager
d'y aller
bien vite
ainsi les
adresserai

Vous
de se trou
ma préf
- que Mr
que Car
Ce qu
sont à fa
-portant

Le Pri
fois Mr
nullement
quelqu'un
imises p
contraire
qu'il éta
faire, l
-maint

Sous le régime seul de la République,
le suffrage universel a le droit d'exer-
cer sa puissance et il faut avant tout
la République, pour que le peuple soit
reconnu souverain. — donc nous ne
lui laissons pas la faculté de choisir
la forme du gouvernement.

Comment, une poignée d'hommes
aura, se croit le droit, d'imposer sa
volonté, ses idées à toute une nation
d'individus?

Ne vous fâchez pas me répondit le
Peuple par grace ne vous fâchez pas. —
Mais nous voulons fonder la République
pour le bien de tous!

J'étais vraiment bête de moi.
Eh bien lui dis-je, si j'étais le monar-
che, qu'aurais-je vous en puis-je dire
et pense, s'attacher un jour dans ce
pays. — je prendrais tous les républi-
cains de bonne foi et les mettrais
ensemble dans une maison de fous.

Ah vous ne serez jamais républicain
ni! — Non Prince Dieu m'a donné

Voici, cher Monsieur, l'explication
de ma lettre au Roi.

Lorsque M. de Cailloux est parti
pour l'Angleterre, je crus devoir écrire
au Roi le souvenir que je conservais
de ses bontés. — puis, pensant que ce
qui venait de France avait de l'intérêt
pour S. M., j'allonguai ma lettre d'un
petit abrégé de notre gracieuse situa-
= tion et deux feuilles de mon petit pa-
= pier, se trouvant ainsi, couvertes d'une
fort grosse écriture car je savais que le
Roi aimait à lire facilement.

S. M. ouvrit de suite ma lettre. M. de
Cailloux n'est pas dans des habitudes de
hardiesse avec le Roi, lequel recevait très
probablement de ses mains à Paris, des
demandes qui l'importunaient royale-
= ment. — Si bien, que lorsque l'expédi-
= teur du Musée, vit sortir de l'enre-
= loppé ce qui lui parut être un esquisse

car, il me trouve sur les autres sujets
une raison lucide et peut-être est-il
quelquefois inquiet de penser si dif-
féremment de moi! — Ou bien le
souvenir de sa mère qu'il respecte
fort et que mademoiselle lui rappelle,
jette-t-il quelque trouble dans son
esprit? La Pincasse doit gémir de la
présence de ces opinions extrêmes chez
ses fils! La dernière lettre précédait
de deux jours la révolution de Rome,
la tristesse qui y est empreinte sem-
blait pressager et trémement et la
part qu'y prendrait son fils aîné le
Prince de Camino.

Pour en revenir à Pierre, il est donc
républicain très démocrate mais il
éprouve la pensée de tout éprouver. — Son
inexpérience ignore que les éprouvés sont
au bout de certaines rois!

Pierre n'admet pas la possibilité
d'une transformation de gouvernement,
dans l'avenir de son cousin au pouvoir
et, si son cousin se faisait empereur ou

placé sa confiance.

Depuis ce jour, je le vois au moins trois fois la semaine, le changement de circonstances rendrait un jour ses visites plus rares, mais un lien qu'on ne compte pas exister de lui à moi, c'est la confiance.

Sa défiance, ses égards pour moi sont extrêmes, il n'émet jamais une opinion qu'il sait sur la politique être différente de la mienne, sans me dire: — Vous m'avez permis de vous parler franchement madame! — Il lui serait pénible d'être dans l'obligation de discuter avec moi en présence de témoins, aussi devant le monde, je ne le contredis jamais. — Lorsque on parle de politique, je garde le silence.

Quoique Pierre ait beaucoup de modération dans l'expression, il proclame des énormités et, quand la chose est dite, il jette un oeil inquiet sur moi et son visage se colore légèrement. Il voudrait que je pensasse comme lui

car, il me tient une raison quelquefois affirmant, souvenir de fort et que jette-t-il qu'esprit, la présence de ses fils, de deux jours la tristesse, huit pressent qu'y Prince de la Pour en République, réponse, l'expérience au bout de Pierre n'est d'une tranquilité dans l'avenir et, si son co

Je présenterai chez moi? — je répondis
qu'il me serait agréable de le revoir
et, deux jours après, en rentrant, je
trouvai le nom de Pierre écrit par lui
à ma porte.

Le lendemain, je lui écrivis pour lui
apprendre mon regret. Le souvenir de sa
mère, donna à mon billet une sensibilité
qui agit sur Pierre et, il était chez
moi une demi-heure après mon envoi.

Soyez le bien venu lui dis-je. — il
était fort ému, me prit les deux mains
dans les siennes et les pressa contre lui.
ma mère me dit-il, vous aimez comme
un de ses enfants et cette pensée me
vaudra quelque bonté de vous, laissez
moi vous traiter en sœur. — nous nous
cassimes, l'intimité était établie. — En
effet sa confiance fut entière et il me
parla comme il eût pu le faire à sa
mère, à sa sœur.

Me voici donc très renseigné sur
les affaires Napoléoniennes — Pierre
sous le rapport de la santé, a bien

Paris il y a quatre ans. Si j'aurai dont
elle passa chez moi la moitié. Sa
tendresse est restée la même, ses lettres
me l'attestent et, mon affection pour
elle est grande. C'est une personne dont
l'âme est élevée, dont le cœur est parfait
mais dont l'esprit admet trop difficile-
ment de tristes réalités.

Le P^u Père, vint avec un permis de
vous, passer quelque temps à Paris près
de sa mère. Il est fort saouage et je
crois que la P^use le traîna, plutôt
qu'elle ne le conduisit, me faire une
visite. Je le rencontrai chez elle mais
il ne savait du salon, aussitôt qu'il
le pourait avec courtoisie. Je le vis
donc fort peu et n'aurais pas échangé
de paroles avec lui. Je ne fus donc,
lorsque cette année je le sus à Paris,
nullement surprise de ne point recevoir
sa visite.

Il y a deux mois environ, un rep^u-
sistant me dit que le P^u Père l'aurait
chargé de me demander si il pourrait

se présenter
qu'il me sa-
et, deux jour
trouvai le
à ma porte

Le lendemain
apprendre
mère, donne
qui agit d
moi une d

Soyez le
était fort v
dans les si
ma mère m

un de ses
voudra que
moi vous l
assimés, l
effet du con
parla com
mère, à sa

Me voir
les affaires
sous le rapp

3

exciter contre elle, la colère de M. de
Girardin? On fait des exaspérations
de conscience bien superflues. M. de
Girardin ne lui en veut nullement à la
famille Picaut. — Seulement, il pour-
=suit avec elle, Carignac et le National,
c'est entre lui et eux, un combat à ou-
=trance et à mort.

Comment trouvez-vous ce discours en-
=voyé au Pape par la seule volonté du
G. Carignac? — malgré les termes de la
constitution. — L'assemblée présente n'est
pas consultée par lui. — Ce fut une
abolition en action, et cette stupide as-
=semblée, qui n'a de paroles que pour
tout approuver!

J'ai un nouvel ami. Jeune, beau,
ne manquant pas d'esprit, tout rempli
d'une foi trop républicaine et portant
un nom à cette heure fort à la mode.

C'est le Prince Pierre Bonaparte,
fils de ma chère Princesse de Camille,
amie de ma mère, qui est devenue la
mienne pendant le séjour qu'elle fit à

entretenir l'armée qui nous doit protéger et défendre! J'ai été frappé de l'impression subite, causée par cette phrase qui, dès le lendemain, était répétée par gens ne sachant pas lire.

Ainsi que vous en pourrez juger M. de Girardin taille au pouvoir de terribles coupures! La personnalité perue sa résilience qui a mon sens passe toute mesure et doit avoir un effet étouffant. Je lui ai dit, mais la passion l'emporte. — Il prétend, que pour persuader les masses, il faut frapper fort et tout le temps — Il ne laisse reposer le chef que pour se reposer sur les aides — M. Pécourt est étouffé tout vif par lui dont la sève vous saisit, vous étouffe, vous tue. La famille Pécourt qui se jouissait paisiblement, sur les muettes capitonnies de l'hôtel de ville, brissant cette situation plus stable qu'un Ministère, la famille Pécourt à cette heure, malade de désespoir, se demande par où et comment, elle a pu

exister avec Girardin? de consoler Girardin sa famille et sa vie. C'est une étrange et Commencez-royé au G. L. Courrière constitution pas consue réclame un semblée, q tout app. J'ai un ne manque d'une fois un nom à C'est le fils de ma amie de m mienne per

tenait son voyage, il fut convenu que si elle n'atteignait pas Londres, elle placera dans l'enveloppe adressée à M^{lle} Chabaud et laissée ouverte à dessein, la lettre pour le Roi, que vous voudriez bien alors, faire remettre à Richmont.

Je reprends ma lettre que faite de temps j'ai laissée partie fort incomplète.

L'attaque faite au Général à certain samedi, a été faible et mal dirigée mais le triomphe de M. Carnegne plus facile, à étonner l'assemblée qui se serait satisfaite à moins.

Cependant, quelques paroles échappées au Général, pendant les journées de Juin, reproduites par l'enquête, ont produit sur le peuple honnête et sur les boutiques un effet peu favorable au pouvoir exécutif, comment dit-on, et à ce front de réponse "que des troupes avaient à faire autre chose que diffuser les boutiques et les bourgeois" mais c'est horrible, car on paye des contributions pour

de volume, il frissonna et dit timide-
ment, "Sire... je m'aperçois que j'en
ai apporté au Roi... plus long que
je ne croyais... je prie S. M. de m'ex-
cuser." Le Roi qui avait commencé à lire,
lui fit de la main, signe de se tenir en
patience.

Puis S. M. lut et relut.

Il paraît se dit M. de Caillies assés
inquiet, que l'affaire est grave!

Je vais dit le Roi, communiquer à
la Reine cette lettre qui l'intéresse
fort. — attendez moi car je vous répon-
drai de suite à M^{me} de... à laquelle
vous direz comment les choses se sont
passées. M. de Caillies respira et triompha!

Le messager a été scrupuleusement
exact — cette très petite anecdote vous
fera sourire.

Je fus touché ainsi que je le devais
être, de la réponse du Roi et j'ai pro-
fité de l'occasion d'hier pour remettre
S. M. mais la personne qui portait
était incertaine du but auquel s'exer-

...avait si
si elle n'a
placé...
à M^{lle} Ch...
dessus, la
voudriez
richement
Je répo-
nds j'ai
L'attaque
samedi, a
le triomphe
à l'annuelle
satisfait de
Cependant
au Général,
reproduit
le peuple
un effet pro-
comment de
duquel de
autre chose
et les bour-
car on paye